



Caroline Lamarche, *Dans la maison un grand cerf*

Caroline Lamarche est surtout admirée pour la pureté adamantine de son style et pour la richesse existentielle de ses livres, qui oscillent entre trois formes : le recueil de nouvelles brèves (centrées sur un épisode, raconté pour lui-même, *in medias res*), le conte (plus ou moins réaliste, plus ou moins érotique) et le roman fragmenté, fait de courts chapitres qui se suivent en gardant une part d'autonomie (l'autonomie maximale se rencontrant dans *Le Jour du chien*, chaque chapitre y donnant la parole à un narrateur différent ayant aperçu le même chien courant sur l'autoroute).

Dans la maison un grand cerf pourrait être présenté comme une sorte de synthèse de ces différentes formes. En un sens, c'est un texte unique, bref, dense, qui s'ancre sur une scène initiale et qui happe directement le lecteur, tant de nombreux fils narratifs s'y entremêlent rapidement, avec efficacité et délicatesse. Le lecteur est tout de suite emporté dans un tourbillon verbal et émotionnel. Mais, d'un autre point de vue, il s'agit de trois nouvelles qui se suivent, la première (celle que je préfère) est centrée sur la figure du père, la seconde sur celle de l'ancien amant, la troisième sur le souvenir de l'ami décédé. Et les trois parties, comme dans *Le Jour du chien*, trouvent leur unité dans un thème animalier précis, celui du cerf, qui revient çà et là, métaphoriquement ou dans le récit, accompagné de l'image de saint Hubert ou du motif de la chasse.

Par ailleurs, l'ensemble du texte est soutenu par une réflexion sur l'écriture, l'art, l'argent et la religion. Une phrase à ce sujet a retenu mon attention : « *Car si Dieu et la guerre, Dieu et la misère, Dieu et les épidémies coexistaient depuis toujours comme la fiction avec le réel, Dieu et l'argent, non. Comme l'avait dit le Christ, vous ne pouvez avoir deux maîtres, et il avait raison: Dieu et la société de consommation, Dieu et les grandes surfaces, Dieu et les autoroutes, bref Dieu sans plus le moindre mystère [...], ça ne marche pas du tout.* »

Ce très beau roman, à la fois fin et fort, délicat et sans concession, maîtrisé et étonnant, cohérent et ouvert, donne à penser et à s'émerveiller. C'est une sorte de littérature concentrée, un concentré de littérature, un concentré de l'œuvre brillante de Caroline Lamarche.

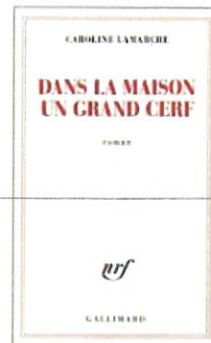
Laurent Demoulin

Caroline Lamarche, *Dans la maison un grand cerf*, Paris, Gallimard, 2017, 136 p.

Lectures pour l'été 2017
Romans, nouvelles et récits romancés
<<< Précédent • Suivant >>>

À propos du site | Mentions légales

ISSN 2032-7900



Voir tous les articles Livres

Post



Christine Montalbetti, *La vie est faite de ces toutes petites choses*

C'est avec autant de plaisir que d'intérêt que j'ai dévoré *La vie est faite de ces toutes petites choses*, roman que Christine Montalbetti a fait paraître lors de la dernière rentrée littéraire, à l'automne 2016, et que je vous conseille de lire cet été. J'ai déjà parlé de cette romancière dans la présente chronique estivale, millésime 2015 : j'y avais d'abord insisté sur l'élégance, la beauté sans pareille, la magnificence de l'écriture de Montalbetti. J'avais aussi évoqué la finesse de son humour. Puis j'avais expliqué que le roman paru cette année-là, *Plus rien que les vagues et le vent* (quel beau titre déjà !), marquait un tournant dans son œuvre : on y assistait à un fastueux déploiement romanesque sous la forme d'une démultiplication d'intrigues existentielles.

Or, au lieu d'approfondir cette deuxième manière, à peine entamée, l'écrivaine fait encore bifurquer son talent vers d'autres domaines : elle explore en effet avec *La vie est faite de ces toutes petites choses* un espace romanesque neuf, qu'elle décrit elle-même comme un « roman sur une aventure réelle ».

Il s'agit en effet de la description d'une formidable aventure humaine, celle de la conquête du ciel, plus précisément celle de la dernière mission d'Atlantis : Montalbetti a rencontré les voyageurs de l'espace et nous décrit avec une légèreté divinement aérienne la vie sur la station spatiale internationale.

Cette aventure a ceci de particulier : non seulement, elle est réelle, mais en outre elle ne met en scène aucun « mauvais » personnage, aucun « méchant », aucun ennemi. Mine de rien, il s'agit d'une vraie gageure : faire tenir un récit en se passant du recours au malheur et au conflit. Et, comment vous dire ? pareil irénisme, qui ne repose pourtant sur aucune naïveté, sur aucune mièvrerie, fait grand bien ! Voilà un livre qui caresse, qui émeut, qui nettoie l'esprit, tout en étant savant, tout en faisant réfléchir, comme du Montaigne, comme du Ponge : ce sont des qualités, la bienveillance et l'intelligence, qui ne vont pas si souvent de pair.

Par ailleurs, paradoxalement, ce voyage tout à fait extraordinaire, réservé à un très petit nombre d'êtres humains, est envisagé ici à travers le quotidien, les petits gestes, les habitudes : ce sont les particularités de la vie sans la gravité terrestre que Montalbetti se plaît à décrire avec finesse et humour. Aussi le titre, *La vie est faite de ces toutes petites choses*, peut-il être lu comme un double manifeste : à la fois à la gloire du quotidien et de la littérature qui en rend compte.

Car la littérature n'est pas en reste dans ce livre, loin de là, et l'on y retrouve une des caractéristique de la première manière de Montalbetti : ses adresses aux lecteurs. Page 271, elle nous interroge sur notre façon de lire le type de récit particulier qu'elle est occupée à écrire. Je termine mon compte rendu en citant ce passage, qui illustre plusieurs traits du style de Christine Montalbetti et qui constitue, l'air de rien, une vraie réflexion sur la lecture :

«Et pour vous, est-ce que cela change quelque chose à votre manière de lire, à toute cette dépense d'imagination qui est la vôtre à chaque roman, à tout ce travail parallèle que vous faites, pour transformer en retour ces phrases en représentations intérieures ? Peut-être pas, même si vous pouvez toujours, dans un moment d'enquête, aller chercher sur internet les visages de ceux dont je parle, voire visionner une ou plusieurs vidéos. Votre inventivité, votre fantaisie, ont tout loisir de continuer à s'épanouir à leur guise. D'autant que dans ce monde où il est question d'impesanteur, les corps des astronautes flottent d'une manière qui n'est pas si éloignée, il me semble, de celle dont les personnages de roman généralement nous apparaissent, eux aussi, à leur manière, créatures flottantes, harmonieuses et régressives, barbotant dans le doux bain de nos imaginations.»

Laurent Demoulin

Christine Montalbetti, *La vie est faite de ces toutes petites choses*, Paris, POL, 2016, 336p.

Lectures pour l'été 2017
Romans, nouvelles et récits romancés
<<< Précédent • Suivant >>>



Laurent Albarracin, *Broussailles*

Je vous ai déjà parlé à deux reprises, dans ces estivales chroniques, du poète français Laurent Albarracin, à propos de *Le Ruisseau*, *l'éclair* et de *Le Secret secret*. Cela ne me suffit plus : il me faut vous en parler encore. Car du temps est passé et le poète, par bonheur, a continué à écrire.

Son dernier recueil, *Broussailles*, voit même son art gagner en efficacité, en abstraction, en densité. Albarracin, poète de la tautologie, est de plus en plus aussi un poète du réel, de la nature et des choses, dont il cherche, me semble-t-il, à donner des équivalents textuels en usant d'une fantastique maîtrise du langage, de la syntaxe, de la disposition des vers, de la sémantique et de la rhétorique. C'est une impression de perfection que laissent au lecteur ses vers, libres au deux sens du terme, tourbillonnants et précis. Un sentiment de nécessité poétique : il ne faudrait pas en changer le moindre terme.

L'esprit de recherche formelle n'empêche nullement *Broussailles* de jouir d'une belle unité de sujet : le recueil est presque tout entier consacré à la broussaille éponyme. Mais, peut-être, en mimant la nature grâce à la plasticité du langage, Laurent Albarracin nous donne-t-il aussi, mine de rien, une petite leçon de morale, stoïcienne et ironique. Illustrons notre propos en citant, pour finir ce compte rendu, un poème magnifique :

Que du roncier s'échappent les ronces
empêtrées dans leur élan
les ronces enroncées
les ronces qui vont à bout de fleurs
s'enraciner la tête dans la terre

et le monde est un brouillon général
où tout s'essaie et se
réussit s'essayant

un unique brouillon perpétuel
qui n'a sa copie nulle part
qu'en lui

Laurent Demoulin

Laurent Albarracin, *Broussailles*, ill. Aaron Clarke, L'Herbe qui tremble, 2017, 64 p.



[Voir tous les articles Livres](#)

Post

Lectures pour l'été 2017
Poésie
<<< Précédent • Suivant >>>



Jan Baetens, *La Lecture*

Jan Baetens n'écrit jamais deux fois le même livre. Pourtant, cet essayiste doublé d'un poète – à moins que ce ne soit un poète doublé d'un essayiste – est extraordinairement prolifique. Sa production, très libre, toujours inattendue, explore les sujets et les formes avec une belle gourmandise : le basket, le cinéma, la novellisation, la photographie, les poètes du dimanche, la bande dessinée, le roman-photo, la poésie sonore, la poésie à contraintes, le monde, etc. : autant de sujets qui l'ont, précisément, contraint à écrire.

Cette fois, selon un dispositif particulier, c'est un tableau, ou plutôt deux tableaux jumeaux de Henri Fantin-Latour, qui servent de point de départ à l'élaboration poétique. Il faut dire que ces deux toiles, qui datent pour l'une de 1870 et, pour l'autre, de 1877, semblent en appeler à l'écriture dans la mesure où elles s'intitulent toutes deux *La Lecture*, comme le recueil de Baetens, et qu'elles mettent en scène deux femmes, l'une faisant à l'autre la lecture à voix haute. Ces deux œuvres, vraiment magnifiques de sobriété, sont reproduites sur la couverture et la quatrième de couverture, comme pour enrober le texte. En outre, deux séries de photos en noir et blanc, dues à Milan Chlumsky, font aux poèmes un second cadre englobant. La première série est consacrée au thème du feu, la seconde au mouvement.

Il n'est pas facile, pour un poème, de dialoguer avec un tableau. Chez la plupart des poètes qui ont tenté l'expérience, le texte navigue sans cesse entre le Scylla de la trop grande proximité, qui rend les mots inutiles, et le Charybde du trop grand éloignement, qui confère aux vers un sentiment de total arbitraire. Jan Baetens a trouvé la juste distance. Ou plutôt, ce qui est encore plus émouvant, il la cherche en permanence, il semble en tout cas sans cesse la chercher : si un poème s'en éloigne davantage, le suivant s'en rapproche aussitôt. Il tourne autour d'un tableau ou de l'autre, il se glisse entre eux : là aussi, en vertu d'un jeu de proximité et d'éloignement, il paraît à certains moments les écarter et, à d'autres, les rapprocher au point de les confondre : certains poèmes nous permettent de reconnaître, grâce à un détail (comme la présence d'un gant), de quel tableau il s'agit ; d'autres poèmes, au contraire, pourraient s'appliquer aussi bien à la version de 1870 qu'à celle de 1877.

Il faudrait encore commenter les photographies, le rapport entre la peinture et la photographie, entre la photographie et la poésie. Mais un tel commentaire sort tout à fait de ma compétence. Je puis juste dire deux choses. D'abord, les photos semblent s'inscrire dans une plus grande distance vis-à-vis du tableau que les poèmes, mais cela s'imposait sans doute, au vu de la proximité des deux arts en question, tous deux visuels. Ensuite, l'ensemble, indéniablement, est une grande réussite. Un petit bijou.

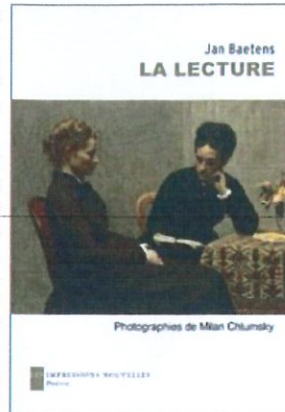
Laurent Demoulin

Jan Baetens, *La Lecture*, avec des photographies de Milan Chlumsky, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2017, 96p.

Lectures pour l'été 2017
Poésie
<<< Précédent • Suivant >>>

À propos du site | Mentions légales

ISSN 2032-7900



Voir tous les articles Livres

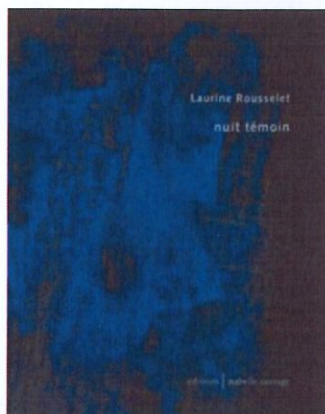
Post



Laurine Rousselet, *Journal de l'attente*

Journal de l'attente et *Nuit témoin*, deux recueils que Laurine Rousselet a publiés dans une maison d'édition bretonne, constituent un fascinant diptyque. Les deux livres se ressemblent, sous leur belle couverture noire respective, noire comme l'attente trop longue, noire comme la nuit.

Il en va de même du contenu et de la forme : des deux côtés, il s'agit de poèmes courts, d'une quinzaine, environ, de vers libres, brefs et saccadés. Des obsessions textuelles et des thèmes récurrents se retrouvent également de part et d'autre et l'ensemble est recouvert de la même nappe d'obscurité féconde : un magma sous tension, qui mêle le point de vue de l'adulte et de l'enfant, du féminin et du hors-sexe, du sexuel et du spirituel pour former un long poème épique et nocturne, fort et sauvage, à la fois abstrait et presque impersonnel, organique, enfantesque, barbare, femelle, angoissant. L'écriture de Rousselet, dans ces deux livres, est corporelle, pulsionnelle, rythmée : le verbe, souvent à l'infinitif, est le mot totem de cette poésie de l'énergie et de la vitalité.



Il peut donc s'agir d'un seul flux recouvrant de façon arbitraire deux livres qui pourraient n'en faire qu'un seul. Mais la description inverse pourrait tout aussi bien convenir à *Journal de l'attente* comme à *Nuit témoin*. Car la poétique de Rousselet peut être ressentie comme particulièrement éclatée. C'est alors non pas l'ensemble des deux recueils qui servirait d'unité, ni chaque recueil pris isolément – ni même les poèmes, mais, tout simplement, le vers. Et celui-ci se limite parfois à un mot : « noué », « entiers » ou « éclatant » dans *Nuit témoin*, « cavalee », « percée », « recrache » ou « feuer » dans *Journal de l'attente*.

Ainsi, la lecture de ces deux livres peut se faire d'abord de façon kaléidoscopique : dans les poèmes, certains vers, qui semblent briller davantage que les autres, s'isolent du magma comme « l'espace est une réalité mouillée », « d'avance les soleils ne m'ont jamais manqué », « ailleurs t'envoie un baiser bleu » dans *Journal de l'attente* et, dans *Nuit témoin*, « le quartier de lune cloue l'œil », « la main prend feu de la vie », « sur ma tête la nuit se jette de non-sommeil » ou « je m'inconnue », qui marque le féminin de façon rare et troublante.

Mais il est aussi possible de considérer les poèmes comme des ensembles, en étant sensible à leur rythme interne : au début, l'énergie s'accumule, au moyen d'une succession d'infinitifs occupant des vers-phrases courts et autonomes, puis, comme dans un sonnet, une flèche finale apporte une forme d'apaisement, peut-être produit par la présence d'une phrase longue qui se déploie soudain sur plusieurs vers et qui résonne parfois comme une maxime classique.

Laurent Demoulin

Laurine Rousselet, *Journal de l'attente*, éditions Isabelle Sauvage, 2013 et *Nuit témoin*, éditions Isabelle Sauvage, 2016.

Lectures pour l'été 2017
Poésie
<<< Précédent • Suivant >>>